

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 11

Artikel: Un geste incompris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220165>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prononcés d'une certaine façon et avec certain geste, vous vous dites : Ah ! enfin, cette fois j'y suis ! Vous croyez y être. Mais vous n'y êtes pas, oh ! pas du tout. Vous ne tardez pas, du reste, à vous en convaincre. C'est tout à recommencer. Vous vous remettez donc à écouter, à observer.

L'histoire suit son cours, elle se corse ; elle devient captivante. Les interlocuteurs s'animent ; ils s'agitent. C'est assurément le point culminant. Vous avancez la tête ; vous tendez l'oreille ; vous ouvrez tout grands vos deux yeux ; toute votre pensée est concentrée sur ce que vous voyez. Et vous ne comprenez toujours pas. Vous êtes désespéré et n'osez demander des précisions à votre entourage qui, lui, est persuadé que vous êtes tout à fait au courant et s'étonne même de votre mutisme constant.

Mais, en dépit de l'insuccès de vos efforts, vous persistez. Votre curiosité a été trop vivement sollicitée pour se désister. Elle tient bon ; elle ira jusqu'au bout. Et vous voilà donc de nouveau l'oreille tendue, tout aux écoutes. Et l'histoire se poursuit, les incidents se précipitent, s'accumulent. Vous pensez : « Diable ! j'aimerais pourtant bien savoir de quoi il s'agit. Ça m'a l'air bigrement intéressant. De quoi donc peut-il bien s'agir ? » Vous redoublez d'attention. Vous êtes comme hypnotisé. Vous ne voyez plus rien ; vous n'entendez plus rien que cette satanée histoire dont vous n'arrivez pas à saisir le secret. Et la facade et l'animation des interlocuteurs ne tarit pas, au contraire. Vous en êtes malade. Vous aimeriez partir, vous arracher à cette pénible obsession. Vous ne le pouvez pas. Il y a pour vous comme une question d'amour-propre de savoir enfin de quoi il retourne. Mais vous êtes exténué.

Soudain, un mot prononcé par l'un des assistants vous éclaire et, réalisant le souvenir de ce que vous avez entendu, vous reconstituez toute l'histoire. Or, à votre grande surprise, vous constatez qu'elle n'a ni l'importance ni le caractère mystérieux qu'elle vous paraissait avoir. C'est un simple potin, comme on en entend tous les jours. Et vous gardez l'impression que ce qu'il devait y avoir de plus important et de plus intéressant dans toute l'affaire, c'est ce qu'on n'a pas dit. J. M.

BOITE AUX LETTRES.

Madame Clavel à G. près V. — Nous ne pensons pas que vous arriviez à prendre votre vessie pour une lanterne, malgré toutes les positions que vous essayerez, soit dans l'obscurité soit pendant la nuit. Cependant si vous réussissez, dites-le nous, le « Conteur » serait heureux de publier vos expériences.

Victor Gigoux, à Pompaples. — Ne confondez pas un hectolitre et un hectare, l'un est mesure de capacité, l'autre de surface. On peut avoir un hectolitre de nectar, mais on ne peut avoir un hectare d'hectolitres.

M. R., à Morges. — Merci de votre billet. Nous connaissons depuis longtemps cette jolie charade, mais nous la donnons quand même ici pour ceux de nos lecteurs qui l'ignorent ou qui l'ont oubliée :

Mon troisième dans mon second fait mon premier, photographes, coiffeurs recherchent mon entier.
(Solution : **pélicule**).

UN GESTE INCOMPRIS

« Sur la Riviera » publie l'amusante histoire suivante :

C'est la douairière d'une des grands familles niçoises. Elle habite quelque part du côté de Saint-Philippe et si on la voit chaque matin à la messe, on peut être sûr de ne pas la rencontrer dans un dancing, dans un gala ou dans une autre boîte de nuit.

C'est une de ces personnes sévères qui s'indignent des modes actuelles et invoquent le bon vieux temps. Il est vrai que ses petites-filles lui en font voir des grises... mais ceci est une autre histoire.

L'autre jour, une affaire l'appela à Menton. Menton n'est guère plus loin que Nice, surtout en auto, mais pour y aller, force est de passer par Monte-Carlo, et aux yeux de la dame, traverser la principauté, c'était traverser Sodome,

Gomorrhe, Babylone et tous les lieux de perdition réunis.

Aussi, au moment de pénétrer dans les Etats monégasques, usa-t-elle d'un stratagème et, tirant complètement les stores, s'isola-t-elle dans l'obscurité de sa voiture.

Comme cela, au moins, songea-t-elle, je ne verrai rien !

Arrivée à destination, elle questionna son chauffeur :

— A-t-on remarqué que les stores de ma voiture étaient baissés, Jean ?

— Oh ! pour ça, oui madame !

— A-t-on compris le sens de ma protestation ? L'autre hésita.

— Allons, parlez Jean.

— Eh bien, Madame, sauf votre respect, la seule remarque que j'aie entendue était la suivante : « Encore des stores baissés, ah ! les polissons, qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire là-dans ».

La douairière a failli s'évanouir.

LE CHEMIN DU CIEL

E soir-là, qui était un dimanche, ils étaient quatre, assis devant un litre au Café des Balances; quatre jeunes paysans qui, après avoir gouverné leur bétail, s'étaient rencontrés à la laiterie pour couler leur lait et avaient décidé de passer la soirée en jouant aux cartes.

C'était une de ces journées grises de février où le ciel bas semble peser sur les toits du village et envelopper toute la montagne de brumes épaisses.

Ils s'étaient donc assis près du poêle de faïence. Le pintier avait apporté le tapis, le jeu et un litre de Montagny. Alors, pendant plus de deux heures, ils avaient jeté les cartes d'un mouvement brusque, en frappant la table de leur poing. Parfois, ils lançaient une apostrophe ou un juron, et c'est à peine s'ils prenaient le temps de vider leur verre.

Ils étaient jeunes. Ils fumaient des cigares. Ils rejetaient leur chapeau en arrière et, quand ils avaient joué un bon tour à l'adversaire, ils parlaient d'un grand éclat de rire.

Tout près d'eux, le journalier François-Jacques est assis. C'est un homme dans la quarantaine qui porte son éternel veston de laine brune et une simple chemise de toile, sans col ni cravate. Il achève de boire ses trois décis et fume sa pipe à petit coups lents et réguliers. Tous ses dimanches, il les passe là, au Café des Balances, et ne regagne son logis qu'après le passage de l'agent de police. Quand il a entendu pour la seconde fois le : « Messieurs, c'est l'heure ! » il se lève, franchit le seuil, interroge le temps et disparaît dans la nuit.

— Enlevez-moi ça, dit Charles-Albert au pintier et apportez encore un litre. Le jeu de cartes disparut ; les joueurs allumèrent une nouvelle cigarette et invitèrent François-Jacques à partager le verre de l'amitié. Celui-ci ne se fit pas prier et, pour distraire ses voisins, il se mit à raconter une histoire.

Il commença par poser les coudes sur la table ; ensuite, il vida son verre, essuya sa moustache rouge et, ayant relevé le chapeau de feutre qui abritait sa petite mine chafouine, toute piquée de taches de rousseur, il parla.

« C'était, il y a une vingtaine d'années. En ce temps-là, j'étais domestique chez le grand Alexandre que vous avez tous connu et qui est mort d'un accident au bois. Ah ! ce diable d'homme, il s'entendait à nous faire travailler. Toujours levé à quatre heures du matin, il avait l'œil à tout. A peine avait-on rentré le dernier char de foin qu'il fallait « enchapler » les faux pour faucher le blé. La moisson achevée, on s'attaquait aux regains, puis venaient les semailles et les récoltes de l'automne. Pas d'arrêt, sinon le dimanche, et encore. Cependant, à la fin d'octobre, les bovairons rentraient à l'école. Comme la dernière herbe n'était pas toute mangée, on continuait à sortir le troupeau. Et c'était moi, le plus jeune des domestiques, qui le conduisais.

Je parlais à dix heures du matin, au moment

où les brouillards commençaient à se dissiper, tandis qu'un soleil pâle, jetait sur la campagne ses rayons obliques. Alors je lâchais mes quinze vaches qui traversaient le village au grand bruit de leurs clochettes, tandis que je suivais derrière, portant le sac à provisions, la brosse et l'étrille.

Arrivé au champ, j'allais souvent m'asseoir sur une colline où croissait une haie et là, je m'amusais à compter les maisons disséminées dans la plaine. Quelquefois j'allumais un bon feu dans lequel je cuisais les dernières pommes de la saison. Et le soir, je rentrais à l'heure où le Jura dressait vers le ciel la masse noire de ses forêts silencieuses.

Généralement je ne voyais personne. En cette saison, la campagne est déserte. C'est à peine si je rencontrais quelque chasseur, allant à pa comptés dans un champ de betteraves, ou un vagabond portant toute sa fortune nouée dans un mouchoir de poche. Sur la route, les passants étaient rares et, quelquefois, on entendait le bruit lointain d'un char de paysan.

Un jour, cependant, un homme quitta la grande route et vint à moi. C'était un homme d'une mise un peu étrange, un homme que je voyais pour la première fois. Tout de suite, je le pris pour un colporteur et j'allais lui dire de continuer son chemin parce que je ne voulais rien acheter, quand il me tendit la main, en me disant :

— Bonjour, mon ami !

Il était vêtu d'un complet noir, fatigué et un peu effrangé, surtout vers le bout des manches. Il portait une cravate blanche et un col droit qui cachait son cou maigre. Un grand chapeau de feutre noir abritait un visage au teint jaunâtre, aux traits tirés et dans lequel flambaient deux grands yeux noirs. Jamais je n'ai vu des yeux semblables. Deux charbons ardents qui vous fixaient un instant et semblaient vouloir vous fouiller jusqu'au fond. Le menton se terminait par une barbe en pointe comme on en voit sur tous les portraits de nos réformateurs.

Je lui touchai la main avec un regard interrogateur. Mais, aussitôt, il se mit à parler d'une voix mielleuse, pour me dire une quantité de choses que je ne comprenais guère. Il me semblait que j'étais au sermon, le jour du Jeune, quand le ministre nous jette à la figure toutes les parties de caves qu'on a faites durant l'année et tous les apéritifs qu'on a bus à l'heure où les cloches appellent les fidèles à l'église. J'en étais tout drôle, et je commençais à me dire que ce gaillard-là n'était pas ministre et qu'il se mêlait un peu de ce qui ne le regardait pas.

Tout en parlant, il joignait les mains et ses yeux noirs semblaient prendre leur élan vers la voûte céleste. Brusquement, il décrocha la courtoie d'une sacoche de cuir noir et en tira une brochure intitulée : « La Vérité. » Et l'index tendu vers la première page, il m'expliquait ce que c'était que la Parole, la Vérité, la Vie. De temps à autre, une vache cessait de manger. Elle s'approchait et semblait écouter cet étrange orateur. Puis, lassée par un tel bavardage, elle se remettait brusquement à brouter l'herbe rare.

Quant à moi, il m'était impossible de placer un mot. Et si le ministre avait été là, il n'aurait guère pu en dire davantage. Après la première brochure, il en vint une seconde, ayant pour titre : « Apocalypse » et une troisième : « Le Millénium ». Mes yeux allaient de l'une à l'autre, cherchant à comprendre, tandis que mon homme s'exaltait de plus en plus.

Glissant les brochures dans mes mains, il saisit sa sacoche et en tira un joli volume relié en bleu et portant ce titre imprimé en lettres d'or : « Le chemin du ciel ».

— Le chemin du ciel, mon ami, me dit-il, voilà le véritable livre de chevet. Celui qui le possède est sauvé !

Puis me tendant le volume, il ajouta : — Cela ne coûte que trois francs cinquante. Trois francs cinquante, vous dis-je, pour posséder la félicité ici-bas et le bonheur à venir...

Je répondis — et c'était la première fois qu'il me laissait parler — que je n'avais pas d'argent sur moi et ne rentrais au village que vers les